

Ce n'est pas notre part animale qui nous conduirait à la colère, à la frustration ou encore à la destruction. Au contraire. En s'éloignant de sa nature profonde, l'homme se serait perdu. C'est ce que nous explique le professeur de philosophie JACQUES DESCHAMPS¹.

Faut-il accepter notre animalité pour être moins violent ?

Quand mes émotions montent, j'ai le sentiment de perdre le contrôle

ANNE-MARIE : Je ressens une colère intense qui me dépasse parfois. Je n'aime pas la violence pour l'avoir côtoyée tôt dans ma vie avec une mère très stricte, malade des nerfs, qui n'hésitait pas à punir sévèrement pour un rien. Les gifles et les coups de pied partaient sans raison. Quand mes émotions montent, j'ai le sentiment de perdre le contrôle. J'ai l'impression de reproduire

le même schéma que ma mère lorsque la pression s'accumule en moi. Ne sachant comment l'évacuer, mon entourage subit ma violence verbale et ma violence physique s'attaque aux objets que je vais casser. J'ai failli en venir aux mains avec ma sœur récemment et j'ai compris qu'il en fallait peu pour que je me décharge physiquement sur une personne.



Nous avons rejeté en nous tout ce qui fait l'animal. Et nous avons cette vieille peur de régresser et de redevenir un animal.

LE DÉCRYPTAGE DE JACQUES DESCHAMPS :

Ce témoignage est intéressant. Anne-Marie parle de la violence qu'elle ressent au plus profond d'elle. Elle pointe très bien la façon dont les individus réagissent à la violence qui sort d'eux. Ils la projettent sur le monde qui les entoure. D'une certaine manière, l'autre paye pour nous. Il y a aussi l'idée que la violence se répète de génération en génération. Cela renvoie à ce que je développe dans mon livre *Notre animalité perdue : comment*

vivre avec nos violences. Dans cette histoire individuelle se reflète l'histoire très longue de l'espèce humaine. Si c'était un homme qui témoignait à la place d'Anne-Marie, et qui évoquait sa violence et celle de son père, nous serions moins frappés. Ici, la violence s'exprime à travers la mère, qui est en principe douce, tendre, aimante. Elle est supposée douée de ces qualités et pourtant elle représente la violence, élément profond qui tient à la condition même d'être vivant.

SOCIALITUDE

“Dire que notre animalité est le contraire de notre humanité est une inversion complète. Ce que nous attribuons à l’animal est en réalité le propre de l’homme.”

JACQUES DESCHAMPS



J’ai toujours utilisé ma force pour rétablir un ordre plus équitable

VICTOIRE : Depuis toute petite, je suis très sensible à l’injustice. Cela me met hors de moi. Enfant, je pleurais devant les spots de l’Unicef qui montraient des enfants africains mourir de faim. Plus tard, dans la cour de récréation, je montais une armée composée de garçons plus vieux pour défendre les enfants pris à partie en raison de leur handicap ou de leur différence. J’ai toujours utilisé ma

force pour rétablir un ordre plus équitable. Encore aujourd’hui, il m’arrive de m’interposer pour défendre les personnes vulnérables. Je ne frappe pas mais je trouve toujours les mots secs et fermes, avec le ton adapté, qui dissuadent. Je n’ai jamais considéré cette violence comme malsaine ou méchante. Au contraire, elle me semble justifiée et une fois que je l’ai exercée, je suis plus sereine.

LE DÉCRYPTAGE

DE JACQUES DESCHAMPS :

Le témoignage de Victoire éclaire sur un autre aspect essentiel de ce qui se joue dans notre rapport à la violence. À la différence de l’histoire d’Anne-Marie, où il est question de violence négative et destructrice, nous sommes face à une dimension que je qualifierais de plus positive de la violence. Avec comme fil conducteur l’injustice. La psychologie la plus immédiate montre comment chez l’enfant le sentiment d’injustice est extrêmement fort, comme inné. Un philosophe comme moi pense immédiatement aux propos d’un grand théoricien, Rous-

seau. Ce dernier prétend que c’est le sentiment d’injustice qui est à l’origine de toute forme de violence. Il y a quelque chose que nous ne supportons pas. Il y a dans la violence l’intention de rétablir un ordre perturbé. Victoire le dit : elle a levé une armée pour combattre l’injustice. La violence révolutionnaire a été très marquée par des épisodes sombres tels que la terreur. Elle a accouché d’un ordre social, politique, philosophique dans lequel nous vivons toujours. C’était un progrès immense par rapport aux vieilles sociétés féodales fondées sur l’inégalité, l’injustice, la hiérarchie.

Chez les animaux, il y a bien sûr de la violence
mais elle n’a rien à voir avec celle produite par les hommes

FÉMITUDE : Vous écrivez que nous vivons avec une image faussée de l’animalité, associée à la brutalité, la sauvagerie, la violence. Pourquoi ?

JACQUES DESCHAMPS : Dès que l’homme dépasse un certain niveau de violence, l’image qui vient en tête est celle de la bête sauvage. J’ai été frappé lors des attentats du 7 octobre 2024 en Israël. Très ému devant ces horreurs, le ministre de l’Intérieur a lancé que ce n’était pas des humains qui avaient fait cela mais des “animaux humains”. Cette expression est extraordinaire car elle se répète sans arrêt : l’animalité est la négation et le contraire de ce qui ferait notre humanité. Tout l’objet de mon livre a été de comprendre ce qui s’était passé en observant

l’évolution de l’espèce humaine jusqu’aux rapports individuels et collectifs entre les gens aujourd’hui. Dire que notre animalité est le contraire de notre humanité est une inversion complète. Ce que nous attribuons à l’animal est en réalité le propre de l’homme. Georges Bataille, grand écrivain et penseur, avait dit à propos d’Auschwitz, qui est le sommet de la violence et la sauvagerie de l’histoire contemporaine, que c’était le signe de l’homme. Les Nazis n’étaient pas des fauves qui avaient régressé vers un état animal. Ils n’étaient que des hommes.

FÉMITUDE : Vous dites que le rejet de notre animalité nous a conduits à être des êtres violents. Comment expliquez-vous cette évolution ?

JACQUES DESCHAMPS : Dans l'histoire de notre évolution, à un moment donné, l'espèce humaine s'est complètement séparée des espèces animales avec lesquelles elle était le plus proche et avec lesquelles elle avait toujours cohabité. Il y a eu une rupture pour des raisons dont j'essaie de rendre compte dans mon ouvrage en me référant à toutes les données de la science dont nous disposons. Nous avons rejeté en nous tout ce qui fait l'animal. Et nous avons cette vieille peur de régresser et de redevenir un animal. Toute notre culture est marquée par cela. Les premiers dessins sur les parois des cavernes représentaient des animaux dont dépendait la survie de nos ancêtres mais il s'agissait aussi d'extérioriser cette animalité, de se distinguer en tant qu'être humain.

FÉMITUDE : En quoi la violence humaine diffère-t-elle de celle dont peuvent faire preuve les animaux ?

JACQUES DESCHAMPS : Chez les animaux, il y a bien sûr de la violence. Mais elle n'a rien à voir avec celle que produisent les hommes. Elle est parfaitement réglée et correspond à une conduite de type vital. Le lion ne va jamais tuer gratuitement ou massivement. Dans la brousse, le soir, tous les animaux convergent vers les mares et les lacs pour boire et le lion passe, traverse le troupeau de gazelles, sans les effrayer. Il n'a rien de menaçant.

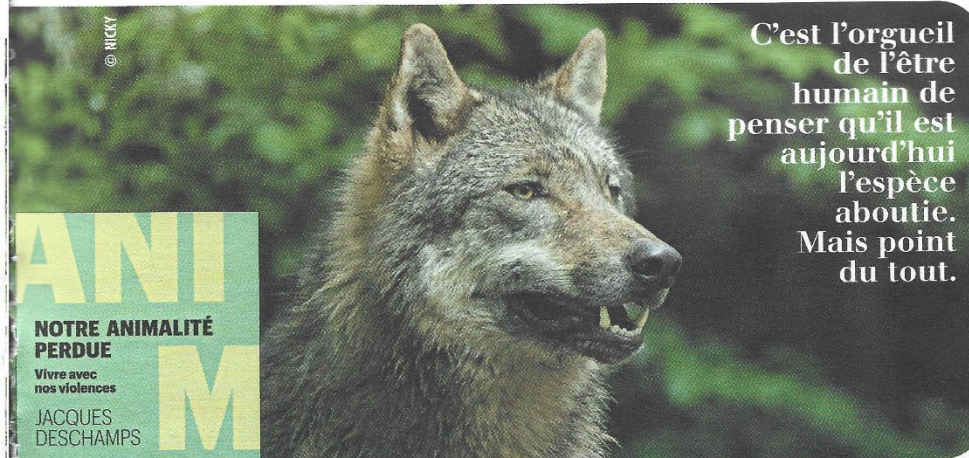
Les loups ont un rituel en cas d'affrontement entre deux mâles. À un moment, celui qui ne domine pas va s'incliner et offrir sa nuque à l'autre. Le mâle vainqueur prend alors la nuque dans sa gueule. Et puis, il la lâche et s'en va. Ce n'est pas ainsi que ce serait conduit un homme. Ce dernier aurait plutôt broyé la nuque de l'adversaire.

FÉMITUDE : Est-ce que la violence peut être vue comme légitime ou positive lorsqu'il s'agit, pour les ani-

maux, comme pour les humains, d'assurer leur survie ?

JACQUES DESCHAMPS : La chasse est un phénomène collectif chez le loup comme chez l'homme. Très peu d'espèces vivantes la pratiquent ainsi. Chez le loup, la chasse mobilise toute la horde et peut durer des journées. Elle a pour but l'alimentation. Si le loup a sous son nez de quoi manger, il n'ira pas chasser. Il n'ira pas courir des heures entières pour traquer un autre animal. Au niveau du métabolisme de ces animaux, la chasse correspond par ailleurs à une réorganisation de la hiérarchie dans la horde. Cela permet un certain ordre social. Chez l'homme, il y a une dimension proprement fondatrice de la violence. Elle se pose de façon récurrente dans notre histoire. La violence est le moyen auquel l'homme a recours lorsque sa vie est menacée. C'est l'histoire de la légitime défense inscrite dans notre droit commun. Si je tue froidement quelqu'un, je n'aurais pas affaire au même type de justice que si je tue en me défendant. La politologue et philosophe Hannah Arendt affirme qu'il n'y a aucune grande évolution dans l'histoire de l'homme qui n'ait pas mobilisé un certain type de violence. Il faut détruire l'ordre ancien pour qu'un ordre nouveau apparaisse.

Aujourd'hui, nous nous trouvons dans une situation totalement inédite. Pour la première fois, la pérennité de l'espèce humaine, et de beaucoup d'espèces animales, est remise en question par la crise écologique, par les catastrophes qui s'annoncent, sans compter celles dans lesquelles nous végétons déjà. Si les hommes ont à se battre, ce n'est plus comme ils l'ont fait dans toute leur histoire au nom de leurs valeurs, comme l'égalité, la liberté ou la fraternité, mais pour leur survie. Les luttes écologiques devraient concentrer la totalité des efforts de l'humain. Or, devant l'incapacité du système de domination à se réformer et les mesures prises qui



C'est l'orgueil de l'être humain de penser qu'il est aujourd'hui l'espèce aboutie. Mais point du tout.

vont à contre-courant de ce que suppose la crise écologique, qu'est-ce qui peut rester à part la violence d'un certain point de vue ? La violence comme un dispositif de légitime défense. En ce sens, il y a effectivement cette dimension positive et créatrice de la violence.

FÉMITUDE : Est-il possible de dompter cette violence voire de la faire disparaître ?

JACQUES DESCHAMPS : Je distingue dans mon livre deux choses. D'abord l'humanisation qui est l'histoire de notre espèce, notre évolution, qui remonte à plus de deux cents millions d'années et qui continue à travailler en nous. Puis, il y a l'humanisation qui est très récente, d'à peu près dix mille ans et qui est l'histoire de notre civilisation. Elle émerge avec le développement de l'agriculture, la domestication des espèces animales, l'organisation sociale de la vie des individus. Cette humanisation est en travail constant. C'est l'orgueil de l'être humain de penser qu'il est aujourd'hui l'espèce aboutie. Mais point du tout. Cette évolution de l'humanisation de la culture est constamment sujette à régression. Peut ressurgir, en un instant, la violence

la plus grande. Il n'y a qu'à allumer la télévision pour s'en rendre compte. Nous pensons être à l'abri de la guerre en Europe et pourtant elle est à nos portes avec l'Ukraine. Tout ce qui fait la civilisation depuis dix mille ans s'est illustré dans la mobilisation de tous les moyens disponibles pour essayer de dompter en nous l'effet de la violence. La culture, le savoir, la morale, la pensée philosophique sont allés dans ce sens. C'est un travail qui est toujours à refaire. De ce point de vue, nous ne pouvons pas dire qu'il y ait un progrès de l'espèce humaine. Bien entendu, il y a du progrès dans certains domaines tels que la condition de vie, la santé, etc. Et encore ! Aujourd'hui, c'est de plus en plus remis en question.

Les moments où la culture est attaquée sont des moments dramatiques pour l'être humain car il est alors privé des moyens avec lesquels il arrive à se construire une image, à se projeter. Toute la philosophie vient de là. Lorsque Socrate dit : "Connais-toi toi-même", cela veut dire : "Commence par comprendre ce que cela veut dire qu'être un être humain." Et ensuite, il ajoute : "Deviens ce que tu es", c'est-à-dire un être humain. Nous avons à le devenir sans cesse.

Propos recueillis par Patricia Guipponi

1/ Auteur de *Notre animalité perdue : comment vivre avec nos violences*, Éditions Les liens qui lient, 224 pages, 16 euros.